

Le triomphe de la Gilda joker

OPÉRA Anne-Catherine Gillet, pas prévue dans le casting original, a brillé à la Monnaie

Quand le directeur d'un opéra prend le micro, le public frémit... une star malade ? Non pas une mais trois pour la première de *Rigoletto* à la Monnaie ! Pas de panique, à quelque chose méchant virus est bon puisque la seconde distribution (prévue en alternance) est montée à la rampe et Anne-Catherine Gillet, dont on regrettait qu'elle ne figure pas dans le cast original, a triomphé de sa toute première Gilda. L'ovation du public ne trompe pas ! Elle « est » Gilda, une toute jeune fille, lumineuse, d'une sorte de naïveté spontanée qui électrise toute la tessiture de son soprano lyrique, un alliage de panache et de légèreté mais qui a du corps, de la fluidité et rien d'un rossignol mécanique. Stylée, élégante, d'une présence juste et sincère... Que du bonheur ! Vous l'imaginez caracoler dans les coloratures du *caro nome* premier élan d'amour d'une gamine, perchée sur un trapèze en mouvement, très haut, sous un ciel de cirque étoilé ? Belle métaphore ! On la savait agile, déjà trapéziste pour la Mélisande que lui avait confiée Philippe Sireuil à Liège, elle le fait ici dans un des airs les plus difficiles et qu'elle aborde pour la première fois ! Chapeau !

Quant au rôle de Rigoletto, père de Gilda, il nous a permis de découvrir un baryton grec formidable, un vrai verdien, Dimitri Plataniotis : timbre sombre, puissance dans l'aigu, un rien parfois déstabilisé dans la demi-teinte grave, une stature impressionnante, mais sobre et émouvante, une montagne de douleur cachée, de violence aussi, inquiétant sous le masque blanc et les lèvres rouges du clown. Reste le ténor mexicain Arturo Chacon-Cruz, d'une séduction adéquate, même fesses nues, charnues... mais il n'est pas toujours fiable dans la ligne de chant. Il peut s'éclater dans l'aigu, en puissance, mais manque d'un peu de rayonnement solaire dans un personnage parfaitement traité en jeune jouisseur inso-



Excellents acrobates dans ce théâtre dans le théâtre à la mode circassienne. © LA MONNAIE.

lent.

Le reste de la distribution, dont les excellents Sparafucile, plus noir, plus grave, plus vrai que nature d'Ain Anger, la Maddalena de Sara Fulgoni, et la vaillance bien dosée des chœurs, font de ce *Rigoletto* un moment de plaisir musical mené par Carlo

Rizzi en élégance. Italien, certes, dramatiquement soutenu dans cet équilibre scène/fosse, clé de voûte de tout opéra de Verdi, mais avec une belle élégance du détail.

Créée au Festival d'Aix-en-Provence 2013, la mise en scène de Robert Carsen (décors de Radu Boruzescu) plante *Rigoletto* dans l'univers du cirque. Et tout y tient : le palais du duc sur la piste et à l'étage (dont ne voit que des portes), la maison de Gilda (une roulotte), l'antre du mercenaire Sparafucile et de sa sœur, cylindre de cordes avec lit suspendu.

Orgie et fesses nues

Quant à *Rigoletto*, le bouffon, solitaire, ruiné par la soif de vengeance de l'enlèvement de sa fille, il reste devant le rideau rouge pour se démaquiller, sorte de Paillasse riant et pleurant tout à la fois, sur le spectacle du corps mort de sa fille, face à nous. Théâtre dans le théâtre à la mode circassienne (excellents acrobates !), le cirque des relations humaines, les masques de chacun...

Carsen sait mener sa barque, dans un étonnant accord musical comme le montrent les scènes de chœurs autour de *Rigoletto*, dans un art de faire surgir des images fortes, avec les outils du cirque. On peut aimer ou pas les scènes du début avec cuir, streap-tease, fouet, ces femmes soumises au corps animal. Mais ne parle-t-on pas d'orgie dans le livret et que fait le duc, sinon de jouir sans trêve ? Le metteur en scène n'est pas qu'un « imagier » de génie, il sait aussi (souvent) rendre à ses personnages et en particulier au bouffon et à Gilda, leur part d'ambiguïté, dans ce rapport père/fille où la tendresse se mêle à la possession. Un *Rigoletto* passionnant et le public de la Monnaie lui a fait la fête. ■

MICHÈLE FRICHE